

«Nos décisions n'ont pas été dictées par le marché. La crise économique a touché le monde de l'art après que nous avons sélectionné les galeries pour la foire.»

(KATELJNE DE BACKER, DIRECTRICE DE L'ARMORY SHOW, DANS LE FANZINE D'ART ANGLAIS «VICIOUS VITAMINS»)

Bienvenue au post-post

DE LONDRES, NICOLAS BOURRIAUD TIRE UN TRAIT SUR LE POSTMODERNISME.

«ALTERMODERN», TATE TRIENNIAL / TATE BRITAIN ★★★★★

Nicolas Bourriaud nous confiait il y a peu qu'il n'avait pas été aussi satisfait d'une de ses expositions depuis «Traffic», show phare du CAPC de Bordeaux en 1996. Ceux qui se souviennent de cette dernière devraient prendre un immense pied à visiter cette édition 2009 de la Tate Triennial. Là-bas, la presse s'est d'ailleurs enflammée à propos d'«Altermodern»: «supercherie française rance» pour le «Times», «excellent» pour «The Guardian». Le propos de cette exposition consiste à mettre à mort le postmodernisme, déjà pas très vaillant depuis quelques années, trente ans après Jencks, Lyotard et le syncrétisme esthétique.



Marcus Coates, «Ringold, Rhebok, Batsgand and Hare» (2008). Photo: Jo Ramirez.

«supercherie française rance» pour le «Times», «excellent» pour «The Guardian». Le propos de cette exposition consiste à mettre à mort le postmodernisme, déjà pas très vaillant depuis quelques années, trente ans après Jencks, Lyotard et le syncrétisme esthétique.

Nicolas Bourriaud propose ici de «nommer» l'ère que

nous vivons depuis une dizaine d'années. C'est là l'enjeu d'«Altermodern». Soit un présent qui, à l'heure de la globalisation et de la crise, a modifié notre capacité à flâner, à explorer le temps et l'espace, non plus d'un point de vue purement occidental mais dans une réorganisation des échanges entre les cultures, les géographies.

Les artistes invités – des explorateurs mis en scène dans les dessins de Charles Avery aux portraits de Rachel Harrison, des paysages de montagnes chinoises de Darren Almond au «Liquid Crystal Environment» de Gustav Metzger, des incantations hilarantes d'un Marcus Coates affublé d'animaux empaillés pour une proposition de paix au Proche-Orient au «Hashish Club» de Joachim Koester –, tous ont très bien saisi l'époque dans laquelle ils vivent.



Darren Almond, «Fullmoon@Huangshan» (2008). Court. Max Hetzler, Berlin et White Cube, Londres.

CH. B.

L'EXPO QUI SURNAME L'art, c'est son Dada

FRANÇOIS MORELLET EST ENFIN MAÎTRE DANS SON PAYS.

FRANÇOIS MORELLET / GALERIE KAMEL MENNOUR ★★★★★

A la galerie Kamel Mennour, François Morellet (83 ans), grande figure de l'abstraction, n'avait plus vu autant de monde venir le féliciter pour un vernissage parisien depuis un bail. Surtout reconnu à l'étranger, le Français a d'ailleurs reçu le premier prix Ruppert pour l'art concret au museum im Kulturspeicher de Würzburg, l'an dernier, en Allemagne.

Les quatre grands tableaux qu'il présente à Paris sont des variations sur une même série de motifs: des lignes et des carrés peints, noirs et blancs, et de fines lignes de néon bleu. Des motifs qui jouent avec les obliques et les horizontales, le solide et le gracieux, et associent pour la première fois lumière et peinture.

Cette syntaxe simple, qui marqua les artistes de l'art minimal, pourrait être assimilée à de l'algèbre ou à de la géométrie. Sauf que Morellet l'anti-dogmatique «fout en l'air la composition» et donne dans l'autodérision – à l'instar de ses titres qui cachent des palindromes.

Depuis 1950, le Choletais développe une abstraction autant influencée par l'art concret et Max Bill que par les motifs ornementaux de l'architecture islamique en Espagne, l'Alhambra de Grenade en tête, et l'aventure Dada. Morellet, qui s'en remet volontiers au hasard et à l'accident avant d'agencer ses formes – c'est le cas pour



«Deep Dark, Light Blue n°3» (2009).

son installation de courbes de néon rouge, rue Mazarine – pourrait être présenté comme le fils spirituel du Mondrian des 40's et de Marcel Duchamp. Qu'attend-on ?

(JUSQU'AU 25 AVRIL / 47 RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 75006 PARIS).

CH. B.



Sturtevant, «Bovide», vidéogramme, (2008). Courtesy Air de Paris.

L'INTERVIEW FISSA

FLORENCE BONNEFOUS

Peu connue en France, Elaine Sturtevant présente ses nouvelles œuvres à Air de Paris: trois installations et six photographies numériques («Blow Job», «Hey», «Hello»). Florence Bonnefous, co-boss de la galerie, nous en parle.

ELAINE STURTEVANT AIME BIEN LA POLÉMIQUE ?

Oui, absolument ! Elle a des positions franches, nettes et claires. Elle déteste, par exemple, que l'on qualifie ses œuvres de copies.

COMMENT ENVISAGE-T-ELLE LA REPRÉSENTATION DE LA FEMME DANS LES MAGAZINES DE MODE ET LA PUBLICITÉ ?

Comme de la pré-pornographie. L'association du porno à Disney me fait penser à McCarthy... Moi aussi ! Je regrette d'ailleurs que Paul ne puisse pas voir cette exposition.

C'EST AUSSI UNE CRITIQUE PORTÉE À LA DOMINATION MASCULINE ?

Plutôt une critique portée à l'image digitale, qui prend souvent la femme pour objet. Sturtevant a déclaré, à ce propos: «Notre ontologie de l'obscurité est envahie par la lumière digitale.»

COMMENT LES SPECTATEURS RÉAGISSENT-ILS ?

Ils sont amusés mais sonnés. C'est pop dans la forme et acide dans le propos

SI STURTEVANT ÉTAIT UNE ŒUVRE DES ANNÉES 60, LAQUELLE SERAIT-ELLE ?

«Warhol Marilyn» de 1965. (JUSQU'AU 18 AVRIL / 32 RUE LOUISE-WEISS, 75013 PARIS). ★★★★★

ENTRETIEN CH. B.